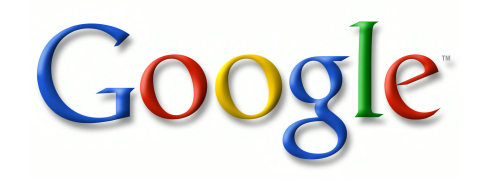
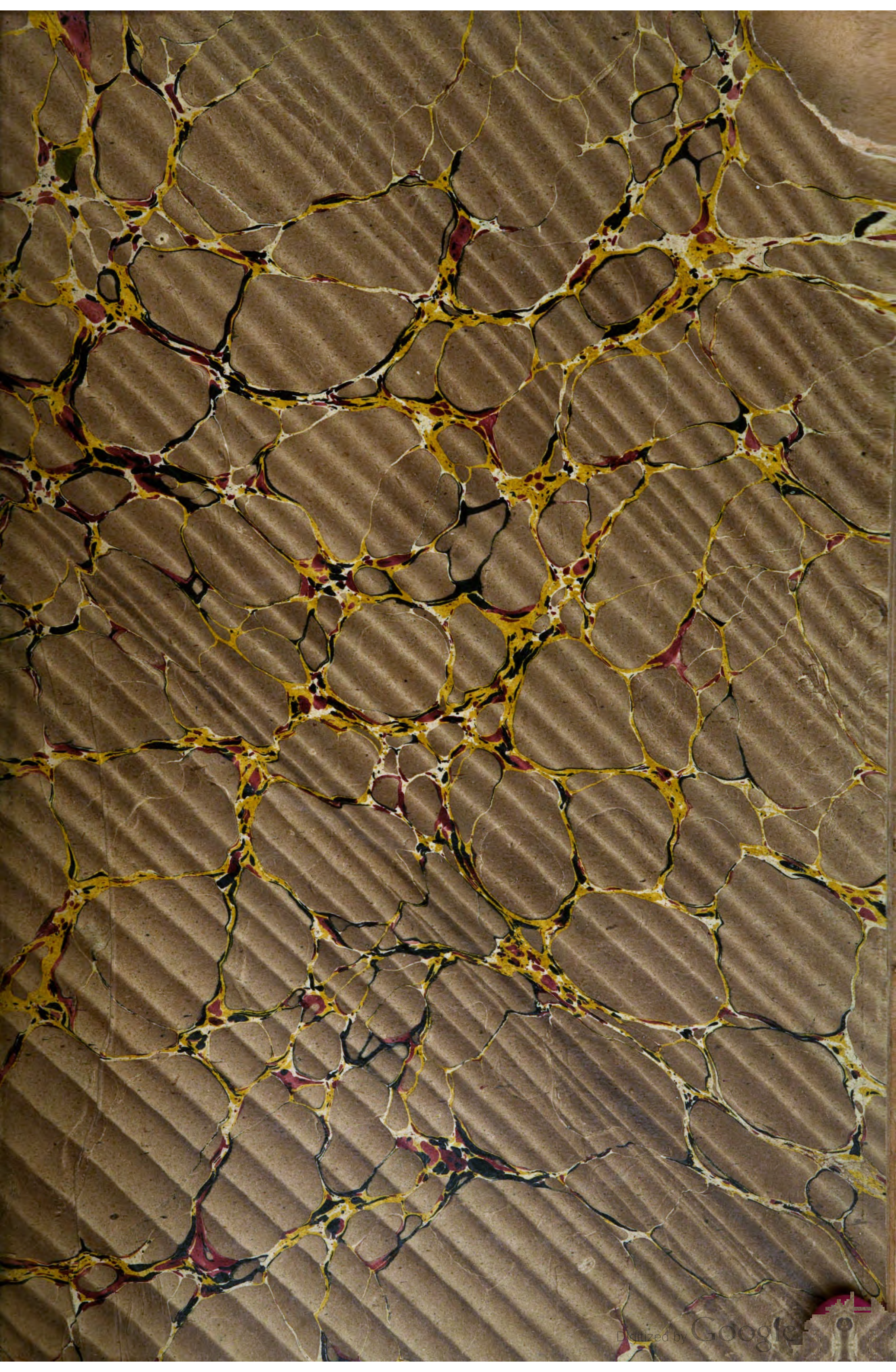


Sabazius

François Lenormant


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
Digitized by Google



SABAZIUS

PAR

M. FRANÇOIS LENORMANT 1837-1883

Extrait de la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE*

PARIS
AUX BUREAUX DE LA *REVUE ARCHÉOLOGIQUE*
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE — DIDIER ET Ce
QUAI DES AUGUSTINS, 35

—

1875

SABAZIUS [1]

Σαβάζιος, Σαβάσιος, Σαβάδιος, Σεβάδιος, Σάβος (2), *Sabazius, Sabazis, Sabasius, Sebesius, Sabadius, Sebadius:* un des principaux dieux de la religion phrygienne (3), que les Grecs ont le plus souvent assimilé à Dionysus (4), mais quelquefois aussi à Zeus ou Jupiter (5). Il est qualifié sur certains monuments « le souverain de l'univers », παγκοίρανος (6), et son nom fait allusion au respect, à la vénération dont il était entouré. Il faut, en effet, le comparer au sanscrit *sabhâdj*, « honoré, révéré » (7); à la même racine linguistique, qui est aussi celle du grec σέβειν, se rattache l'exclamation σαβοῖ que l'on poussait dans ses fêtes (8) et qui était une marque d'adoration. On

(1) Ce mémoire est, avec un certain nombre de développements ajoutés, un article destiné au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* que publie la librairie Hachette, sous la direction de M. Saglio. En matière de mythologie, comme dans toute autre étude, il y a deux ordres de travaux qui doivent se succéder : ceux d'analyse, qui établissent l'individualité des différents cultes antiques et déterminent ce qui appartient en propre à chacun, puis ceux de synthèse qui les rapprochent, les comparent entre eux, et en font ainsi ressortir la signification symbolique et l'essence intime. La nature même de l'ouvrage en vue duquel nous avons entrepris ces recherches nous imposait de faire exclusivement œuvre d'analyse.

(2) Orph., *Hymn.* XLVIII, v. 2.

(3) Voy. Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. III, p. 101-106, où se trouve le résumé le plus complet qui ait encore été donné sur Sabazius.

(4) Nymphis Heracl. *ap.* C. Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. III, p. 14; Mnaseas Patar., *ibid.*, p. 155; Diod. Sic., IV, 4; Cic., *De nat. deor.*, III, 23.

(5) Artemidor., *Oneirocrit.*, II, 13; Valer. Maxim., XIII, 4; Apul., *Metamorph.*, VIII, p. 170; Firmic. Matern., *De error. profan. relig.*, 2 et 11; Orelli, *Inscr. lat.*, n[os] 1259 et 6042; voy. aussi le monument de Coloé en Phrygie, publié par Wagener dans le recueil de l'Académie de Belgique, *Mém. des sav. étrang.*, t. XXX.

(6) *Corp. inscr. graec.*, n° 3791; *Bullet. de l'Inst. archeol.*, 1848, p. 82.

(7) Lassen, *Zeitschr. der deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. X, p. 370.

(8) Demost., *Pro corona*, 260; Schol. *a. h. l.*; Strab., X, p. 471; Lexic. rhetor. *ap.*

appelait aussi σάϐοι ses ministres (1) et les lieux qui lui étaient consacrés (2). Proclus (3) rapproche Sabazius de Mên, autre dieu bien connu de l'Asie Mineure. D'autres écrivains l'identifient avec Atys (4), rapprochement qui est exact s'il s'agit de l'origine et de la conception fondamentale de Sabazius, et que justifie d'ailleurs l'attribution faite certainement à ce dieu, dans les invocations de ses fêtes, de l'épithète d'*attès*, ἄττης (5); ce mot, qui paraît avoir signifié « père » (6), est en effet la forme originale et première du nom qui est ensuite devenu Attis et Atys (7). Mais au point de vue de la mythologie extérieure et des légendes divines, ceux, en plus grand nombre, qui distinguent Sabazius et Atys comme deux dieux différents (8), sont plus exacts. L'un et l'autre étaient des formes extérieures et dérivées du grand dieu de la Phrygie, Papas (9), « le Père » par excellence, ou Bagæus, Βαγαῖος (10), « le dieu » (11), dont l'association à Ma, Μᾶ (12), « la Mère », constituait l'expression première, la plus haute et la plus compréhensive, de la religion de ce pays (13). Mais si Sabazius et Atys étaient ainsi deux formes du même dieu suprême, si Sabazius, en Phrygie, était uni à Cybèle d'une ma-

Bekker, *Anecd. graec.*, p. 257; Suid. et Zonar., v° ἐυοῖ; cf. Lobeck, *Aglaopham.*, p. 621 et 647.

(1) Plutarch., *Symposiac.*, III, p. 670, ed. Reiske; Steph. Byz., *s. v.*; Eustath. *ad* Dionys. *Perieg.*, 1069.

(2) Schol. *ad* Aristoph. *Av.*, v. 874.

(3) *In Tim.*, IV, 251. Cf. la stèle qui représente Mên tenant le thyrse de Dionysus, Le Bas, *Voyage en Grèce, Monuments figurés*, pl. 136.

(4) Voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 104.

(5) Demosth., *Pro corona*, 260; Schol., *a. h. l.*; Strab., X, p. 471; Lexic. rhetor. *ap* Bekker, *Anecd. graec.*, p. 257.

(6) Cf. le grec ἄττα, le latin *atta* (terme de respect adressé aux vieillards), le persan *atâ*, l'ossète *adà*, l'ancien irlandais *aite*, le gothique *atta*, l'ancien allemand *atto*, l'ancien slavon *otitsi* : Pictet, *Les Origines indo-européennes*, t. II, p. 347.

(7) Lassen, *Zeitschr. d. deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. X, p. 372.

(8) Lucian., *Icaromenipp.*, 27; *Deor. concil.*, 9.

(9) Arrian. *Bithyn.*, *ap.* Eustath. *ad* Homer. *Iliad.* E, p. 565; Origen. (Hippolyt.), *Philosophumen.*, V, 9, p. 118, ed. Miller; *Corp. inscr. graec.*, n° 3817; voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 99.

(10) Hesych. *s. v.*

(11) Gosche, *De ariana linguae gentisque armeniacae indole*, p. 22; Lassen, *Zeitschr. d. deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. IX, p. 369.

(12) Steph. Byz., v° Μάσταυρα; *Corp. inscr. graec.*, n° 2039; Mordtmann et Dethier, *Epigraphik von Byzantion*, pl. VI, n° 8; voy. Ch. Lenormant, *Nouv. Ann. de l'Inst. archeol.*, t. I, p. 223 et suiv.; Maury, *Religions de la Grèce*, t. I, p. 107; t. III, p. 81.

(13) Foucart, *Des associations religieuses chez les Grecs*, p. 88.

nière aussi inséparable qu'Atys (1), des mythes bien distincts se rattachaient à ces deux personnifications.

Malheureusement, nous ne possédons pas la légende de Sabazius sous sa forme phrygienne directe ni les noms indigènes des personnages qui y figurent. Nous ne l'avons qu'hellénisée, avec des noms grecs, sous la forme qu'elle prit quand le culte et les initiations du dieu se furent implantés en Grèce, et quand on eut rapproché cette légende de celle du Zagreus orphique. Il en résulte une assez grande confusion (2), que les Pères de l'Église, à qui nous en devons le récit, n'ont pas cherché à dissiper, qu'ils eussent plutôt augmentée, car il entrait dans les besoins de leur polémique contre les mystères de bien établir l'identité d'un mythe que l'orphisme avait introduit jusque dans les représentations nocturnes d'Eleusis, avec ceux de la religion phrygienne, si justement décriés comme obscènes et immoraux. Quoi qu'il en soit, voici le récit que font Clément d'Alexandrie (3), qui avant sa conversion avait été initié à la plupart des mystères païens (4), et Arnobe (5), qui avait si spécialement étudié pour ses ouvrages polémiques les traditions phrygiennes; Diodore de Sicile (6) fait allusion à la même histoire.

Zeus brûlait d'amour pour sa mère Déméter, mais n'osait pas assouvir sa coupable passion; il prit la forme d'un taureau et s'efforça de satisfaire son ardeur, à l'indignation de la déesse, victime de la brutalité de son propre fils. Zeus s'efforça alors de calmer la colère de Déméter; il coupa les testicules d'un bélier, les plaça dans une feuille qu'il attacha avec de la laine, et feignant de venir, après s'être châtié lui-même par sa mutilation, implorer le pardon de celle qu'il avait offensée, il jeta l'objet dans son sein. Dix mois après, Déméter mit au monde une fille, dont la beauté alluma encore l'ardeur de Sabazius, et pour arriver à la posséder il prit la forme d'un serpent. Fécondée par son propre père, la jeune déesse, que Clément et Arnobe appellent Proserpine, mit au monde un fils à tête de taureau.

C'est précisément toute la première partie du mythe orphique de Zagreus, introduit même à partir d'une certaine époque jusque dans

(1) Aristoph., *Av.*, v. 874; Strab., X, p. 471.

(2) Voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 103.

(3) *Protrept.*, II, p. 14, ed. Potter.

(4) Euseb., *Praepar. evang.*, II, 2, p. 61; voy. Foucart, *Des associations religieuses*, p. 76.

(5) *Adv. gent.*, V, 21.

(6) IV, 4.

les Eleusinies (1). Les noms grecs des dieux sont ceux qu'y adaptèrent les Orphiques quand ils s'approprièrent cette légende, peut-être ceux qui avaient fini par devenir en usage dans les Sabazies de la Grèce. Mais la seconde partie du mythe de Zagreus, la mort du dieu sous les coups des Titans, était étrangère au Sabazius phrygien; les Orphiques l'avaient prise à une autre source. Dans la légende de l'Asie Mineure, elle était remplacée par la mutilation simulée du dieu, qui nous ramène au même ordre d'idées et de conceptions que le mythe d'Atys (2), qui a quelque chose d'essentiellement phrygien, et que rien n'indique d'une manière positive comme ayant été adoptée par les Orphiques dans l'histoire de la naissance de Zagreus. Au reste, que le récit de Clément et d'Arnobe soit bien un mythe phrygien, malgré son vêtement grec, c'est ce dont on ne saurait douter quand on voit, dans les actes parfaitement authentiques de saint Théodote d'Ancyre, en Galatie, le martyr y faire directement allusion comme à un des mythes principaux de la religion locale (3). Zeus, dit-il, a tué son propre père, possédé sa propre mère Rhéa, et Proserpine, avec laquelle il a eu plus tard commerce, est née de cet inceste (4).

Que si l'on cherche à restituer, du moins en partie, les noms divins indigènes qui, en Phrygie, étaient attachés à ce mythe et qu'on a remplacés par des noms grecs, il est d'abord certain que Zeus y est Sabazius; Clément et Arnobe le disent formellement. D'ailleurs, le rite le mieux connu des mystères sabaziens fait précisément allusion à son union avec sa fille sous la forme du serpent (5), et les témoignages abondent pour assurer que l'animal qui personnifiait ce dieu

(1) Tatian., *Orat. ad Graec.*, XIII; voy. Ch. Lenormant, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, nouv. sér., t. XXIV, 1re part., p. 330.

(2) On sait le rapport du pin avec Atys dans sa mutilation; or, cet arbre est attribué aussi à Dionysus, c'est-à-dire à Sabazius. Plutarch., *Quaest. conviv.*, V, 3, 1.

(3) Ces actes de saint Théodote et des sept vierges martyres d'Ancyre sont remplis des renseignements les plus curieux et les plus précis sur la religion phrygienne; es archéologues les ont jusqu'ici beaucoup trop négligés. Le bain annuel de la Mère des dieux, dont l'usage phrygien (Arrian., *Tactic.*, p. 75; Stat., *Sylv.*, V, 1, v. 224) avait été introduit à Rome avec la pierre sacrée de Pessinonte (Tit. Liv., XXIX, 11, 14; Ovid., *Fast.*, IV, v. 244-348; Herodian., I, 11; Vib. Sequest., *De flumin.*, v° *Almon;* Amm. Marcell., XXIII, 4; Valer. Flacc., *Argonaut.*, VIII, v. 239; Valer. Max., VIII, 15, 3; voy. Ch. Lenormant, *Nouv. Ann. de l'Inst. archeol.*, t. I, p. 243 et suiv.), y joue un rôle capital.

(4) *Martyr. Theodot. Ancyr. et sept. virgin.*, c. 24, dans D. Ruinart, *Acta sincera*, p. 357, et dans les Bollandistes au mois de mai, t. IV, p. 124.

(5) Arnob., V, 21; Firmic. Matern., 21. Nous revenons plus loin sur ce rite.

par excellence était le serpent de l'espèce appelée παρεία ou « à grosses joues » (1). Quant à la première métamorphose du dieu, quand il attaque sa mère, Diodore de Sicile (2) nous dit qu'on représentait Sabazius avec des cornes de taureau. La mère de Sabazius était Cybèle (3); c'est donc cette déesse que l'on a identifiée à Déméter, comme il est arrivé souvent, surtout chez les Orphiques (4). Nous savons, de plus, que la grande Mère de Phrygie avait un nom particulier, celui de *Mastaura*, quand elle était unie au dieu-taureau (5). Eumélus, sous une forme encore plus hellénique que celle du récit des Pères de l'Eglise, disait que Dionysus, c'est-à-dire Sabazius, avait été initié en Phrygie, par Rhéa elle-même, c'est-à-dire par Cybèle, à ses mystères (6). Il est beaucoup plus difficile, il semble impossible même, dans l'état actuel de nos connaissances et jusqu'à la découverte de nouveaux documents, de déterminer le nom qui a été traduit par celui de Proserpine. On discerne seulement d'une manière très-claire que le mythe de Sabazius rentrait dans le cycle de ceux où la grande Mère de Phrygie se décomposait dans la dualité d'une déesse mère et d'une déesse fille (7), à la façon des divinités d'Eleusis; c'est ainsi que Diodore de Sicile nous la montre divisée en Titæa et Basilia (8), dualité où Cybèle, identique à Basilia, est la déesse jeune, exactement comme dans le culte de Cyzique, où Dindymène, autre nom de Cybèle, se confondait avec Coré-Sotira (9); dans d'autres récits, tels que ceux qui présentent à nos regards Cybèle et Nicæa (10), ou Cybèle et Alcé (11), c'est à la déesse mère qu'est réservé le nom de Cybèle, et il en était de même, bien évidemment, dans la légende proprement phrygienne de Sabazius. Il faut aussi se souvenir des variantes du mythe d'Atys, qui opposent Cybèle et la fille du fleuve Sangarius (12) ou la fille de Midas, Ia (13), avec les attributs de la maturité et de la jeunesse, mais en tant que rivales, et non plus

(1) Demosth., *Pro corona*, 260; Theophrast., *Charact.*, 16.
(2) IV, 4.
(3) Strab., X, p. 471; Hesych., v° Σαβάζιος.
(4) Voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 321.
(5) Steph. Byz., v° Μάσταυρα.
(6) Schol. *ad* Homer. *Iliad.* Z, v. 130.
(7) Voy. Ch. Lenormant, *Nouv. Ann. de l'Inst. archeol.*, t. I, p. 218 et suiv.
(8) Diod. Sic., III, 56.
(9) Voy. Ch. Lenormant, *Revue numismatique*, 1856, p. 35 et suiv.
(10) Memn. *ap.* Phot. *Biblioth.*, 224, p. 233.
(11) Diod. Sic., V, 49.
(12) Ovid., *Fast.*, IV, v. 229 et suiv.
(13) Arnob., *Adv. gent.*, V, 7.

comme mère et comme fille. Enfin, dans une indication assez confuse d'Étienne de Byzance (1), qui se rapporte au récit qu'on faisait chez les Lydiens et chez les Cariens de la naissance et de l'éducation du dieu assimilé à Dionysus, c'est-à-dire de Sabazius, appelé par ces peuples Masaris, Ma ou Mastaura et Rhéa-Cybèle sont distinguées comme deux personnages différents. Nous ignorons aussi le nom indigène du fils qui reproduit exactement Sabazius avec ses cornes de taureau, et qui est comme une nouvelle théophanie du dieu s'engendrant lui-même, de même qu'Atys reproduit Agdestis (2). Peut-être n'en avait-il pas de distinct et d'individuel, car la formule ὁ διὰ κόλπου θεὸς (3), appliquée dans les mystères de Sabazius au serpent qui s'unissait à la déesse assimilée à Proserpine, et à celui que les initiés faisaient en imitation passer par leurs vêtements, semble impliquer la notion d'un dieu qui, sans changer de nature ni de nom, ne fait que traverser pour ainsi dire le sein de la divinité féminine pour se manifester de nouveau dans un fils identique à lui-même.

Les fêtes de Sabazius, qui avaient le même caractère orgiastique et désordonné que celles de Cybèle et d'Atys (4), constituaient, en Phrygie même (5), de véritables mystères, que les Grecs et les Romains ont appelés *Sabazia*, *Sabadia*, *Sebadia*, et dont nous suivrons la propagation à travers le monde antique. Nous verrons plus loin, d'après Démosthène (6), en quoi consistait la partie publique de la fête à Athènes, dans un thiase qui suivait très-fidèlement les rites phrygiens (7). Quant aux initiations secrètes, le rite principal en consistait dans la cérémonie symbolique, que n'admirent ni les Orphiques, ni aucun autre mystère, par laquelle on introduisait le serpent de Sabazius sous le vêtement des initiés par le haut pour le faire sortir par le bas (8) ; quelquefois on y employait une image de serpent en métal (9), mais le plus souvent c'était une couleuvre réelle et vivante, comme on le voit dans l'histoire d'Olympias.

(1) V° Μάσταυρα.
(2) Voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 97 ; F. Lenormant, *Monographie de la Voie Sacrée éleusinienne*, t. I, p. 367.
(3) Clem. Alex., *Protrept.*, II, p. 14, ed. Potter.
(4) Strab., X, p. 470.
(5) Strab., *ibid.* et p. 471 ; Arnob., *Adv. gent.*, V, 21 ; Schol. *ad* Demosth. *Pro corona*, 260.
(6) *Pro corona*, 259 et 260.
(7) Voy Foucart, *Des associations religieuses*, p. 70 et suiv.
(8) Clem. Alex., *Protrept.*, II, p. 14, ed. Potter ; Arnob., *Adv. gent.*, V. 21 ; Firmic. Matern., *De error. de profan. relig.*, 2 ; Justin. Mart., *Apolog.*, I, 45.
(9) Arnob., *l. c.*

Tandis qu'Atys, n'ayant pu être identifié d'une manière précise avec aucun dieu grec, garde toujours une physionomie à part et un caractère nettement asiatique, il n'en est pas de même de Sabazius. Sur les monnaies impériales de la Phrygie, où Mên et Atys se reconnaissent si sûrement, on ne voit pas apparaître un seul type de représentation qui caractérise en propre Sabazius ; il est toujours remplacé par un des deux dieux helléniques auxquels on l'avait assimilé, Bacchus ou Jupiter, représentés purement à la grecque. La seule image certaine de Sabazius, appartenant à l'Asie Mineure, que l'on connaisse jusqu'ici, est celle que l'on trouve sur le monument de Coloé publié par M. Wagener (1). Le dieu est assis sur un char traîné par deux chevaux; sur l'un de ces animaux est posé l'aigle de Jupiter, tandis que le serpent caractéristique de Sabazius se roule à leurs pieds. Mên, coiffé de la mitre et avec le croissant sur la tête, tient un caducée et guide le char. Les éléments indigènes et ceux qu'a fournis l'assimilation grecque entrent également dans cette représentation. Il semble aussi que Lajard et Gerhard (2) ont eu raison de reconnaître Sabazius dans le dieu ailé et barbu, en costume phrygien, qu'une terre cuite du musée de Berlin représente tenant deux panthères (3); type qui rappelle les divinités ailées saisissant de chaque main un animal féroce, si souvent répétées sur les monuments assyriens. Sabazius était également appelé Ὕης, comme dans l'invocation ὕης ἄττης (4) ; les Grecs y voyaient une allusion au principe humide, comme dans le surnom homophone et purement hellénique que portait leur Dionysus, Ὕης (5) ou Ὑέτιος, et qui dans les mythes de ce dieu se rattache à toute une série d'appellations analogues (6). Mais dans la langue phrygienne, ce surnom avait peut-être une tout autre signification. Le poëte Apollophane, dans sa comédie des *Crétois*, comptait Hyès au nombre des dieux étrangers (7) dont il combattait l'introduction à Athènes (8).

On connaît les antiques rapports qui existaient entre les Phrygiens et les Thraces (9), rapports d'origine ethnographique et con-

(1) Académie de Belgique, *Mém. des sav. étrang.*, t. XXX.
(2) *Archæologische Zeitung*, 1854, p. 214 et suiv.
(3) Ibid., pl. LXIV, n° 1.
(4) Demosth., *Pro corona*, 260; Schol., *a. h. l.*
(5) Hesych., v° Ὕης.
(6) Voy. de Witte, *Nouv. Ann. de l'Inst. archeol.*, t. I, p. 361.
(7) Meineke, *Fragm. comic. graec.*, t. II, p. 881.
(8) Foucart, *Des associations religieuses*, p. 64.
(9) Voy. à ce sujet, Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. III, 3e part., p. 976; Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 112.

tinués ensuite; ils avaient eu pour résultat une étroite parenté religieuse. Strabon, dans un morceau célèbre (1), décrit le passage des cultes phrygiens en Thrace, avec leurs noms divins, leurs rites orgiastiques et l'emploi des instruments de musique qui y étaient propres (2). Parmi les dieux ainsi transportés de Phrygie en Thrace, il cite au premier rang Sabazius. En effet, c'était là le nom que portait le grand dieu de la Thrace hellespontique (3), assimilé par les Grecs à Dionysus, mais qui tenait aussi de Zeus, du Soleil et d'Hadès (4). Macrobe (5) dit à propos de lui : *Item in Thracia eumdem haberi Solem et Liberum accipimus quem illi Sabadium nuncupantes, magnifica religione celebrant, ut Alexander scribit* (6).

Mais Sabazius en Thrace, quoique sa légende y fût restée en grande partie la même, nous en aurons la preuve bientôt, n'était plus associé à la Mère phrygienne, qui pourtant y était aussi passée avec son nom primitif de Ma (7). Suivant Hérodote (8), le Dionysus thrace avait pour compagne Artémis; en d'autres termes, Sabazius y était uni à la déesse lunaire nationale, qui s'appelait tantôt Cotys ou Cotytto (9), tantôt Bendis (10).

Au premier rang de nos sources d'informations sur le culte du Sabazius thrace, sa nature et les divinités auxquelles il était associé, il faut placer la série des images divines sculptées en bas-relief sur les rochers de Philippes (11), ville voisine du principal sanctuaire du dieu dans les hauteurs du Pangée (12) et dominée elle-même par une colline qui s'appelait Διονύσου λόφος (13). Trois divinités principales y apparaissent : *Sabazius* lui-même, le front armé de deux

(1) X, p. 469-471.

(2) Sur ce dernier point son témoignage est confirmé de la manière la plus précise par une inscription qu'a publiée M. Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 28.

(3) Schol. *ad* Aristoph. *Ad.*, v. 874.

(4) Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 30 et suiv.

(5) *Saturnal.*, I, 18.

(6) Cf. C. Müller, *Fragm. historic. graec.*, t. III, p. 214.

(7) *Corp. inscr. graec.*, n° 2039; Nordtmann et Dethier, *Epigraphik von Byzantion*, pl. VI, n° 8.

(8) V, 7.

(9) Sur l'association de Dionysus avec Cotys, voy. Æschyl. *ap.* Strab., X, p. 471; Lexic. rhetor. *ap.* Bekker, *Anecd. graec.*, p. 246.

(10) Le culte de Bendis existait aussi de l'autre côté de l'Hellespont, en Bithynie, comme l'atteste le nom du mois Βενδιδαῖος: Scaliger, *De emend. tempor.*, p. 50; Usser, *De ann. Maced.*, p. 41; Fabric., *Menolog.*, p. 61.

(11) Heuzey, *Mission de Macédoine*, pl. III et IV.

(12) Heuzey, p. 29 et suiv.

(13) Appian., *Bell. civ.*, IV, 106; voy. Heuzey, p. 59.

cornes naissantes de taureau (1), conformément à l'indication de Diodore de Sicile (2); *Artémis* chasseresse (3), qui remplace certainement *Bendis* (4); puis une déesse plus âgée, dans l'attitude et le costume d'une matrone (5), rappelant par son aspect Déméter ou Junon, qui me paraît, parmi les noms de l'Olympe national thrace, avoir droit à celui de *Cotys* ou *Cotytto* (6), la déesse qui se rapprochait le plus de la Cybèle phrygienne. Dans un des bas-reliefs (7), à la place d'Artémis, c'est Mên à cheval, qui se trouve réuni avec la déesse matrone et Dionysus tenant la grappe de raisins. Ceci pourrait faire croire que le Mên que nous retrouvons encore à deux reprises sur les rochers de Philippes, à cheval (8) et à pied (9), y représente peut-être l'aspect mâle d'une divinité au sexe ambigu, dont l'aspect féminin serait représenté par l'Artémis chasseresse (10). En tout cas, l'association de Mên et de Bendis en Thrace est attestée par des monuments épigraphiques (11).

Sans insister, du reste, sur la dernière question qui vient d'être soulevée, et qui nous entraînerait trop loin, ce qui est certain c'est que les sculptures votives des rochers de Philippes se rapportent toutes à une même religion, celle du Dionysus Sabazius du Pangée, et mettent ce dieu en intime association avec deux déesses, l'une matrone, l'autre plus jeune, dont la seconde est Bendis. Ceci nous ramène à la donnée fondamentale du mythe phrygien, que rappelle aussi l'attribut des cornes de taureau. Dans les thiases macédoniens de Sabazius, empruntés à la Thrace, le serpent jouait le même rôle que dans les mystères phrygiens de ce dieu (12). Il est donc probable que le mythe asiatique avait passé l'Hellespont, et, s'appliquant aux déesses propres aux Thraces, y donnait à Cotys et à Bendis les rôles auxquels le récit de Clément d'Alexandrie et d'Arnobe applique les noms grecs de Déméter et de Proserpine. Et c'est pour cela que si l'on a rapproché Bendis d'Hécate (13), à cause de son caractère lu-

(1) Heuzey, pl. III, nº 2, p. 70. — (2) IV, 4.
(3) Heuzey, pl. IV, nºs 2, 3 et 8.
(4) Heuzey, p. 30.
(5) Heuzey, pl. IV, nºs 4, 5 et 7.
(6) Eschyle (*ap.* Strab., X, p. 470) qualifiait Cotys de σεμνά.
(7) Heuzey, pl. III, nº 4.
(8) Heuzey, pl. III, nº 3.
(9) Heuzey, pl. IV, nº 1.
(10) Voy. F. Lenormant, *Monographie de la Voie Sacrée éleusinienne*, t. I, p. 172.
(11) *Ibid.*, p. 160.
(12) Plutarch., *Alex.*, 2.
(13) Hesych., vº Δίλογχος.

naire, d'autres auteurs l'identifient à Proserpine (1), à cause de son histoire mythologique. Une tradition locale plaçait l'enlèvement de Proserpine sur les bords du fleuve Zygactès (2), et M. Heuzey (3) a déjà reconnu qu'il s'agissait ici de la transformation hellénisée d'une légende relative à Bendis.

Ceci donné, c'est la forme thrace du mythe de Sabazius que nous reconnaîtrons dans les sculptures du célèbre morceau d'ambre qui faisait autrefois partie de la collection Pourtalès (4). D'un côté, un dieu à la mine farouche saisit une jeune déesse qu'accompagne la biche caractéristique d'Artémis; de l'autre est représenté le serpent à grosses joues, παρεία, de Sabazius. Panofka, avec son instinct archéologique si sûr, avait bien reconnu qu'il s'agissait d'une des variantes du mythe, popularisé par les Orphiques à l'époque même à laquelle ce monument se rapporte par son style, où Zeus attaquait sa propre fille; mais à cause de la biche il croyait qu'il s'agissait de la Despœné d'Arcadie (5), identique à Artémis (6), à tort, car le serpent ne joue aucun rôle dans le mythe de Despœné. M. Foucart (7) a très-judicieusement remarqué que le serpent ici retracé est celui même qui représentait Sabazius. Dès lors, entre les mythes analogues à celui de la naissance de Zagreus, il faut nécessairement s'arrêter à celui de la Thrace, le seul où la déesse fille, objet de l'entreprise du dieu identifié à Zeus, fût une Artémis, celui où, pour rétablir les dénominations indigènes, Sabazius s'unissait à Bendis. Ce qui achève de le démontrer, c'est la ressemblance frappante de l'aspect du dieu, qui n'est aucunement celui du Zeus hellénique habituel, avec le satyre qui, dans la même posture, attaque une femme sur les monnaies de villes et de peuples de la région du Pangée, par exemple celles de Lété (8) et des Oresciens (9), type certainement emprunté à la religion et aux légendes du Dionysus de la contrée. Il est vrai que le morceau d'ambre a été trouvé dans un tombeau de la Grande Grèce et a dû être travaillé en Sicile; mais la renommée du Bacchus thrace était assez grande dans tout le

(1) Procl., *Theolog.*, p. 353; Phot., v° Μεγάλην θεόν.
(2) Appian., *Bell. civ.*, IV, 105.
(3) *Mission de Macédoine*, p. 36.
(4) Panofka, *Cabinet Pourtalès*, pl. XX.
(5) Paus., VIII, 37, 6.
(6) Voy. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.*, t. V, p. 272 et suiv.
(7) *Des associations religieuses*, p. 78.
(8) Mionnet, *Descr. de méd. ant., Suppl.*, t. III, p. 80 et suiv.
(9) Mionnet, *Suppl.*, t. III, p. 85.

monde hellénique pour qu'on pût exécuter jusqu'en Sicile un monument retraçant un de ses mythes.

Dans le curieux bas-relief votif dédié à Paros par l'Odryse Adamas (1) nous avons tout un panthéon barbare, la réunion des divinités du pays des Odryses, adorées par un groupe de dévots, sans doute les membres d'un thiase. On n'a pas encore expliqué ce monument d'une manière complète (2); mais nous croyons y reconnaître la représentation des deux cycles divins passés de la Phrygie en Thrace, celui de Cybèle et d'Atys et celui de Sabazius, disposée en deux registres. Les dieux du cycle de Cybèle sont en bas, dans une grotte. Au fond, le couple suprême de *Papas* barbu et de *Ma*, de plus grandes proportions que les autres figures, et dont les têtes seules apparaissent; un troisième personnage, barbu, les accompagne : à la corne d'abondance placée à côté de lui et au diadème royal qui ceint la sorte de bonnet dont sa tête est couverte, on reconnaît *Midas* (3), le dieu des trésors souterrains et des eaux (4), qui se montre également dans les traditions des deux côtés de l'Hellespont, dans celles de la Macédoine et de la Thrace (5) aussi bien que dans celles de la Phrygie. Avec Papas et Ma, il complète une triade, à la façon de celles qui se présentaient ordinairement dans les religions de l'Asie, et il y est le dieu fils, comme dans le récit où il naît de Cybèle et de Gordius (6). En avant de ces dieux supérieurs sont placés, avec une intention qui se saisit aisément, les personnages plus humains de la légende mythique en action : *Cybèle* assise, ayant un lionceau sur ses genoux et un taureau à côté d'elle; *Atys* debout, coiffé du bonnet phrygien; *Ia* sous les traits d'une jeune fille, assise à côté de Cybèle, un peu en arrière. Les noms de ces trois personnages sont certains, mais on ne sait d'une manière précise ceux qu'il faut choisir dans les nombreuses variantes du mythe d'Atys pour les appliquer au jeune homme placé dans le fond près d'Atys (peut-être

(1) Stuart, *Antiq. of Athens*, t. IV, chap. VI, pl. V; Müller-Wieseler, *Denkm. d. alt. Kunst*, pl. LXIII, n° 814.

(2) Müller, *Handb. d. Archæol.*, § 387, note 7; Osann, *Rheinisches Museum*, 1832, p. 419 et suiv.; Prokesch von Osten, *Wiener Zeitschr. für Liter.*, avril 1834; Ross, *Kunstblatt* de Tubingue, 1836, n° 13, p. 50 et suiv.; Panofka, *Der bærtige Kopf auf Nymphenreliefs*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* pour 1836.

(3) Panofka, *Archæologische Zeitung*, 1845, p. 92.

(4) Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 106-109.

(5) Herodot., VII, 73; VIII, 138; Conon, *Narrat.*, 1; Athen., II, p. 45; Justin., VII, 1; cf. Strab., XIV, p. 680.

(6) Hygin., *Fab.*, 274.

Adrastus) (1) et à la petite fille voisine d'Ia. Trois *Nymphes*, seules mentionnées dans l'inscription dédicatoire d'Adamas (2), dansent à l'entrée de la grotte. La danse des Nymphes au son de la musique de Pan, dans le cortége de Cybèle, est décrite par Pindare (3) exactement comme nous la voyons ici; car *Pan*, la syrinx à la bouche, est assis au sommet de la grotte, et forme comme le lien entre les divinités des deux registres. Il est, sur les monuments de l'art, le musicien habituel du chœur des Nymphes (4); mais en même temps il tient de près, par sa nature, aux êtres demi-humains, demi-animaux du thiase de Bacchus (5), particulièrement aux Satyres, qui avaient une place exceptionnellement importante dans le cortége et dans les légendes du Dionysus thrace (6), comme l'attestent et les monnaies de toute la région du Pangée, par exemple celles de Lété et des Oresciens, et le nom même de *Satræ* (7), porté par la tribu chez laquelle existait le principal oracle du dieu (8). Aussi Lucien fait-il asseoir Pan, dans l'assemblée des dieux, auprès de Sabazius et d'Atys (9). Sur le bas-relief d'Adamas l'Odryse, après Pan vient un dieu, vu de face, au corps et aux cornes de taureau, avec un visage humain et une longue barbe, comme on représente d'ordinaire le fleuve Achéloüs (10) ou le Bacchus Hébon de l'Italie méridionale (11); nous n'hésitons pas à y reconnaître le *Dionysus Sabazius* de la Thrace, sous des traits moins anthropomorphiques, cette fois, que dans les sculptures des rochers de Philippes. A côté de lui est un groupe de trois figures féminines qui se tiennent enlacées, mode de représentation plus gracieuse et plus conforme aux lois d'un goût délicat,

(1) Ptol. Hephæst., p. 12, ed. Roulez; cf. Herodot., I, 35 et 45; Diod. Sic., IX, fragm. 17.

(2) *Corp. inscr. graec.*, n° 2387.

(3) *Pyth.*, III, v. 138-140.

(4) Pausan., I, 24, 2; Paciaudi, *Monum. Peloponnes.*, t. I, pl. 207; Millin, *Galerie mythologique*, pl. LXXXI, n° 327; Müller-Wieseler, *Denkm. d. alt. Kunst*, pl. XLIV, n° 555; voy. le mémoire cité de Panofka, *Der bærtige Kopf*, etc.

(5) Gerhard, *Griechische Mythologie*, § 464; Preller, *Griech. Mythol.*, II, 3, p. 585, 2e édit.

(6) Voy. l'inscription publiée par M. Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 128.

(7) Herodot., VII, 110.

(8) Hérodot., VII, 111.

(9) Lucian., *Icaromenipp.*, 27.

(10) Sur l'identité des représentations des dieux fleuves et du Dionysus tauromorphe, voy. Panofka, *Musée Blacas*, p. 94; de Witte, *Rev. numism.*, 1840, p. 397-404; D. de Luynes, *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 385; F. Lenormant, *Monographie de la Voie Sacrée éleusinienne*, t. I, p. 288.

(11) Macrob., *Saturn.*, I, 18, 9.

que l'art grec a souvent adopté pour exprimer une déesse triforme, telle qu'Hécate; nous y voyons *Hécate-Bendis*, la compagne de Dionysus-Sabazius. Suit *Silène* assis, le compagnon de Dionysus que Midas captura précisément en Thrace, dans les jardins de roses du mont Bermius (1), ou bien à la source d'Inna (2). Cette capture, que d'autres versions plaçaient en Phrygie (3) ou en Grèce (4), ne constitue pas le seul rapport mythique entre Silène et Midas; le roi fabuleux de Phrygie est aussi l'hôte ami de Silène et reçoit ses leçons (5). Aussi n'est-ce pas certainement sans intention que l'artiste a placé son Silène précisément au-dessus de la tête du Midas du registre inférieur; les personnages du cycle de Sabazius se relient par là une seconde fois à ceux du cycle de Cybèle. C'est en mêlant du vin à l'eau d'une source que Midas est parvenu à prendre Silène; le nom même de celui-ci indique à l'origine un dieu des sources (6), aussi sa figure décore-t-elle habituellement les fontaines (7). Rien donc de plus naturel et de plus conforme à l'intention générale de la composition du bas-relief d'Adamas, que d'y voir auprès de Silène une tête sortant du sol, dans laquelle Panofka et Wieseler ont reconnu avec certitude l'indication d'un fleuve ou d'une source. Les Naïades sont d'ailleurs formellement indiquées dans le cortége du Dionysus thrace (8).

Dans l'ex-voto de Paros et dans les bas-reliefs des rochers de Philippes, le Sabazius de la Thrace apparaît comme un dieu tauromorphe; on n'y voit pas dans ses attributs le symbole du serpent, essentiel au Sabazius phrygien. C'est que, pour le dieu thrace, cet emblème paraît avoir été spécial à la partie mystérieuse de son culte, à ces orgies fermées aux profanes, que célébraient encore, à l'époque romaine, les associations qui prenaient le nom de thiases (9). Les Ménades des Dionysies ou Sabazies de l'Édonide et de la Thrace étaient appelées Mimallones (10) et Clodones (11), tandis que les

(1) Herodot., VIII, 138. — (2) Athen., II, p. 45; cf. Himer., *Eclog.*, XVI, 5.
(3) Pausan., I, 4, 5.
(4) Xenoph., *Anabas.*, I, 2, 13.
(5) Ælian., *Hist. var.*, III, 19; cf. Cicer., *Tusculan.*, I, 48.
(6) Voy. Preller, *Griech. Mythol.*, II, 7, t. I, p. 574, 2ᵉ édit.
(7) *Bronzi d'Ercolano*, t. II, pl. XLIV; *Museo Borbonico*, t. III, pl. XXVIII; cf. Visconti, *Museo Pio-Clementino*, t. I, pl. XLVII; t. VII, pl. III et IV; Ch. Lenormant et de Witte, *Él. des mon. céramogr.*, t. II, p. 194.
(8) Strab., X, p. 468; et l'inscription dans Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 128.
(9) Voy. les inscriptions dans Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 152 et 153.
(10) Plutarch., *Alex.*, 2; Athen., V, p. 198; Strab., X, p. 468.
(11) Plutarch., *l. c.*; Hesych., Suid. et Etymol. Magn., v° Κλώδωνες.

ministres du dieu étaient les Besses, dont le nom devint celui de la tribu sacerdotale qui desservait l'oracle du Pangée (1) et fut rejetée plus tard vers le nord (2). Ces fêtes, où les danses orgiastiques s'exécutaient au son des instruments d'origine phrygienne (3), avaient quelque chose de particulièrement furieux, quand les Mimallones brandissaient leurs thyrses comme des lances (4), quand les Besses, ivres de vin et de bruit, se mettaient à prophétiser (5), et les types des monnaies archaïques de la région du Pangée sont là pour attester quelle en était la grossièreté. Pourtant, la barbarie même des Thraces les préservait de la corruption savante et de l'obscénité raffinée du culte phrygien. Du moins il paraît certain que leurs bacchanales n'étaient point aussi foncièrement immorales ; car, pour ce qui est des fêtes particulières de Cotys ou Cotytto, elles pouvaient rivaliser, sous ce rapport, avec les scènes les plus révoltantes des cultes de l'Asie Mineure (6).

La religion du Sabazius thrace avait de véritables mystères, avec des initiations formelles, qui devaient reproduire bien des traits des mystères sabaziens de la Phrygie, mais qui s'en distinguaient en s'élevant dans une sphère morale plus haute, malgré l'étrangeté des symboles, par une énergique affirmation de l'immortalité de l'âme humaine. Comment cette immortalité y était conçue, c'est ce que nous apprenons par les termes d'une inscription que M. Heuzey a découverte (7) : « Maintenant, ou bien, dans le pré en fleur, Æsa « (la destinée), qui préside aux mystes marqués du sceau sacré, te « réunit comme Satyre au troupeau de Bacchus, ou bien les Naïades « qui portent le calathus te réclament pour leur compagnon, pour « conduire, à la lueur des torches, les processions solennelles. » L'inscription est de l'époque impériale, mais nous trouvons bien antérieurement les idées qu'elle exprime dans le *Rhésus* d'Euripide (8). La mère du roi thrace, pleurant son fils mort, s'écrie : « Caché dans les antres de la terre qui recèle l'argent, démon qui « tient de l'homme et du dieu, il y sera enseveli, mais vivant et « voyant la lumière, prophète de Bacchus, qui a fixé sa demeure sur

(1) Herodot., VII, 111.
(2) Polyb., XXIV, 6; Strab., VII, 318; Dio Cass., LI, 25; LIV, 34.
(3) Strab., X, p. 471 ; voy. l'inscription dans Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 28.
(4) Polyaen., *Stratagem.*, IV, 1.
(5) Macrob., *Saturn.*, I, 18.
(6) Eupolis, *Bapt.*, fragm. 1; Juven., *Satir.*, II, v. 92; cf. Schol., *a. h. l.*
(7) *Mission de Macédoine*, p. 128.
(8) V. 970-973.

« la roche du Pangée, vénérable pour ceux qui le connaissent. » Dans leur barbarie, les Thraces étaient bien les frères de ces Trauses qui célébraient les funérailles par des réjouissances (1), et de ces Gètes que l'on appelait ἀθανατίζοντες (2), qui se vantaient de ne pas mourir et pensaient, en quittant la terre, aller s'asseoir au banquet de leur dieu Zalmoxis (3).

Le culte du Sabazius thrace, avec ses orgies célébrées par les femmes et où le serpent mystique jouait un rôle capital, avait passé de bonne heure en Macédoine et y était très-répandu (4); ce sont ces orgies, imitées des Mimallones, qui ont permis la naissance de la fable qui faisait de Jupiter le père d'Alexandre (5). « Plus qu'aucune « autre, dit Plutarque, Olympias se livrait à ces transports et don« nait à ce délire un aspect barbare : elle traînait dans les thiases « de grands serpents familiers, qui souvent se glissaient hors du « lierre et du van mystique, et, s'enroulant autour du thyrse et des « couronnes des femmes, effrayaient les hommes (6). » Le goût de la reine pour ces cérémonies, et le serpent sacré qu'elle traînait avec elle, suffirent aux superstitieux et aux flatteurs pour répandre le bruit que Zeus avait pris cette forme pour donner naissance au fils d'Olympias. De là les légendes que rapporte Plutarque, et auxquelles Philippe n'était peut-être pas insensible. « On vit aussi, pendant « qu'Olympias dormait, un serpent couché à ses pieds. Ce fut là, dit« on, le principal motif qui fit cesser l'amour de Philippe et les « marques de son affection; il n'alla plus aussi souvent avec elle, « soit qu'il craignît de la part de sa femme quelques maléfices « ou quelques charmes magiques, soit qu'il regardât comme sacrés « les rapports qu'elle avait avec un être supérieur.... On ajoute qu'il « perdit un de ses yeux, qu'il avait mis au trou de la serrure, par où « il avait vu le dieu, sous la forme d'un serpent, couché avec sa « femme. » Les légendes que Plutarque fait connaître d'une manière si complète eurent une immense célébrité, et un médaillon contorniate des bas temps romains montre Olympias couchée avec le serpent près d'elle (7). Les flatteurs appliquaient ainsi à la reine

(1) Herodot., V, 4.
(2) Herodot., IV, 93. — (3) *Ibid.*, 94.
(4) Plutarch., *Alex.*, 2.
(5) Voy. Foucart, *Des associations religieuses*, p. 79.
(6) Sur ces serpents, qu'on élevait encore en grand nombre en Macédoine pour les thiases dans le second siècle de notre ère, voy. Lucian., *Alexand.*, 7.
(7) Ch. Lenormant, *Trésor de numismatique*, *Numismatique des rois grecs*, pl. XVII, n° 7.

l'histoire mythologique qu'on retraçait dans les thiases; elle y prenait la place de la déesse à laquelle s'unissait le dieu-serpent. Et c'est vraiment une coïncidence singulière qui a fait découvrir dans un palais des rois de Macédoine, antérieur à Alexandre, la seule représentation directe que l'on possède de cette scène du mythe. Nous voulons parler du fragment de bas-relief exhumé à Palatitza par M. Heuzey (1). « On y voit une femme assise, tenant enroulé et peletonné sur ses genoux un énorme serpent. Elle est complétement vêtue d'une tunique ceinte très-haut; une longue boucle de cheveux tombe sur sa poitrine; la main droite, armée d'un bracelet, est abaissée et semble écarter le manteau qui enveloppe les jambes. L'autre main repose, dans une attitude caressante, sur l'un des anneaux du reptile, dont la tête recourbée en arrière se dressait en face du visage de la jeune femme; mais cette partie est brisée (2). »

C'est toujours Zeus qui fut nommé comme le dieu qui, sous la forme du serpent des thiases dionysiaques de Thrace, avait rendu Olympias mère d'Alexandre. Le mythe avait donc reçu dès lors en Macédoine, et probablement aussi en Thrace, où les colonies grecques avaient depuis longtemps propagé le culte du Dionysus hellénique (3), le vêtement grec qu'il avait également chez les Orphiques (4), et que nous lui avons vu dans les récits de Clément d'Alexandrie et d'Arnobe. On y distinguait sous deux noms différents, dans l'antique Sabazius, le dieu père, comme Zeus, et le dieu fils, comme Dionysus. Ce dernier avait en Macédoine un caractère particulièrement ambigu, puisqu'on l'y surnommait Ψευδάνωρ (5).

On ne saurait guère douter que ce ne soit à la Thrace, et non directement à la Phrygie, que les Orphiques aient emprunté le mythe de Sabazius, pour en faire la première partie de leur légende de Zagreus. Le Sabazius thrace se confondit rapidement avec le Dionysus hellénique, de telle manière qu'on ne peut plus distinguer clairement ce qui appartient à l'un et à l'autre. Les Grecs savaient, par une tradition constante, que leur Dionysus venait de la Thrace, mais de la Thrace mythique, c'est-à-dire du nord de la Grèce et de la Thessalie (6). De très-bonne heure, ils perdirent la notion du site

(1) *Mission de Macédoine*, pl. XX *bis*.
(2) *Ibid.*, p. 217.
(3) Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 134 et 138.
(4) Cf. Plutarch., *Alexand.*, 3.
(5) Polyaen., *Stratagem.*, IV, I.
(6) Voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. I, p. 32, 289 et suiv.

exact de ce pays et le confondirent avec la Thrace Hellespontique. « Comme on avait fini par croire, dit M. Maury (1), que cette dernière contrée était la patrie du dieu de Nysa, les dévots allaient de préférence l'adorer dans son berceau supposé; et, de retour en Grèce, ils devaient attacher plus de respect et de confiance aux rites qu'ils y avaient vus adoptés. » C'est ainsi que beaucoup des rites du culte du Sabazius thrace contribuèrent à modifier le caractère des Dionysies helléniques. Il est même probable que le nom de Βάκχος fut emprunté à ce pays (2), où il aurait été un des surnoms de Sabazius. Ce nom semble, en effet, de la même racine que le phrygien Βαγαῖος (3), et avoir également signifié « dieu »; il ne se rattache à aucune étymologie grecque satisfaisante, tandis qu'il tient à l'idiome de la Phrygie, avec lequel celui de la Thrace était étroitement apparenté (4).

Les Grecs ne considéraient donc pas le Sabazius thrace comme un dieu étranger : pour eux, il était Dionysus lui-même. Aussi, quand des orgies mystérieuses de Sabazius, distinctes des Dionysies, s'introduisirent en Grèce, ce furent celles du dieu phrygien, directement importées de l'Asie Mineure, avec tous les rites propres à cette contrée. Le Sabazius qui fait son apparition à Athènes, au temps de la guerre du Péloponnèse, est donné formellement comme une divinité de la Phrygie (5). Dès l'an 412 avant Jésus-Christ, Aristophane, dans sa *Lysistrata* (6), montre les femmes d'Athènes adonnées aux orgies de Sabazius, aussi bien qu'aux fêtes d'Adonis. Mais l'introduction de ce culte rencontra d'abord une sérieuse résistance dans le sentiment public. Il ne trouvait d'adeptes que dans la lie du peuple, parmi les esclaves et les gens méprisables (7); les esprits éclairés le trouvaient dangereux pour la morale publique; les gens religieux et les défenseurs des mystères nationaux jugeaient qu'il était de nature à jeter du discrédit sur ceux-ci (8); car les philosophes sceptiques, comme Diagoras de Mélos, s'emparaient habilement des rapports qui existaient entre ces initiations décriées et les Eleusinies, pour battre en brèche les mystères de Déméter, exacte-

(1) T. III, p. 138.
(2) Maury, t. III, p. 139.
(3) Bergmann, *les Scythes*, p. VII.
(4) Voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. I, p. 32 et suiv.
(5) Aristoph., *fragm.* 478; Strab., X, p. 471.
(6) V. 387.
(7) Aristoph., *Vesp.*, v. 9-10; Schol. *ad* Demosth., p. 403; voy. d'ailleurs tous les faits recueillis par M. Foucart, *Des associations religieuses*, p. 155 et suiv.
(8) Schol. *ad* Demosth., p. 431.

ment par le même procédé dont se servirent plus tard les Pères de l'Église (1). Aussi Aristophane, champion de l'école sacrée nationale, avait-il fait une comédie spéciale contre Sabazius et les autres dieux étrangers, concluant à ce qu'on les chassât de la cité (2). Il y eut même plus. En vertu de la loi qui punissait de mort l'introduction de cultes étrangers non autorisés par l'autorité publique (3), la prêtresse Ninos, qui propageait les initiations de Sabazius (4), en y joignant, disait-on, un commerce de philtres et de poisons (5), fut condamnée et exécutée. Mais après ce procès l'oracle de Delphes intervint, comme pour l'introduction du culte de la Mère des dieux après le supplice du métragyrte (6); sur son ordre, on cessa les poursuites de ce genre, et Glaucothéa, la mère d'Eschine, put établir librement et sans être inquiétée, vers 370, le premier thiase de Sabazius qui ait eu à Athènes une existence tout à fait publique (7). Elle avait d'abord été courtisane (8), ce qui confirme ce que nous avons dit des classes de la société dans lesquelles le dieu phrygien trouvait principalement ses adeptes.

Démosthène, dans ses attaques contre Eschine (9), nous a transmis les plus précieux détails sur les cérémonies du thiase et des mystères, auxquels, dans sa jeunesse, il prenait part avec sa mère. « Arrivé à l'âge d'homme, tu assistais ta mère dans les initiations; « c'est toi qui lisais le rituel et accomplissais avec elle les autres « jongleries (10). La nuit, tu revêtais la nébride; tu répandais sur les « initiés l'eau du cratère; tu les purifiais, tu les frottais avec l'argile « et le son; puis tu les faisais relever après la purification, en leur « ordonnant de dire : « J'ai fui le mal et j'ai trouvé le mieux, » tout « fier de pousser mieux que personne le hurlement sacré.... Le « jour, tu conduisais à travers les rues les beaux thiases, couronnés « de fenouil et de peuplier, serrant dans tes mains et agitant au- « dessus de ta tête les serpents à grosses joues, en criant εὐοῖ σαβοῖ,

(1) Voy. Ch. Lenormant, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, nouv. sér., t. XXIV, 1re part., p. 399-406.
(2) Cic., *De leg.*, II, 15.
(3) Sur l'existence réelle de cette loi, et les principaux procès auxquels elle donna lieu, voy. Foucart, *Des associations religieuses*, p. 132-137.
(4) Joseph., *Contr. Apion.*, II, 37.
(5) Schol. *ad* Demosth., p. 431.
(6) Julian., *Orat.*, V; Suid. et Phot., v° μητραγύρτης.
(7) Schol. *ad* Demosth., p. 431; Strab., X, p. 431.
(8) Demosth., *Pro corona*, 130; Schol., *a. h. l.*
(9) *Pro corona*, 259 et 260.
(10) Cf. *De fals. leg.*, 281.

« et au milieu de tes danses ὕης ἄττης, ἄττης ὕης. Les vieilles femmes « te saluaient des titres de chef, de conducteur, de cistophore, de « licnophore et d'autres noms semblables ; pour salaire de tes ser- « vices, tu recevais des galettes, des bugnes et des poudings à la « farine, au miel et aux raisins secs. » Tout ceci, dit Strabon (1), constituait les rites phrygiens exactement reproduits ; et M. Foucart, dans une intéressante discussion (2), a établi la vérité du dire du géographe. Il y avait, comme on le voit, une procession publique de jour et une initiation nocturne et secrète, précédée de purifications. Un prêtre (3) et une prêtresse présidaient à ces cérémonies ; la prêtresse en titre du thiase était la mère d'Eschine (4). Les processions et les danses avaient lieu au bruit de la flûte phrygienne (5) et du tympanum (6). La purification par une sorte de baptême se retrouve dans les rites thraco-phrygiens du culte de Cotytto (7) ; Clément d'Alexandrie (8), qui l'appelle τὸ λουτρὸν, en fait une des particularités caractéristiques de tous les mystères barbares. Celle opérée en frottant d'argile et de son est encore signalée dans d'autres textes (9), et Plutarque (10) la cite parmi les usages barbares, absolument étrangers à la Grèce, auxquels recouraient les seuls superstitieux. D'après le même Plutarque (11), la posture accroupie du purifié y était rituelle et empruntée à l'Orient. Harpocration (12) donne de l'emploi purificatoire de l'argile une raison mythique ; mais elle paraît plutôt appartenir à l'orphisme qu'être proprement phrygienne. Enfin le hurlement sacré, ὀλολυγὴ (13), est représenté comme propre aux fêtes de Sabazius et d'Adonis (14).

Démosthène ne parle pas de la partie mystérieuse et mimique des initiations de Sabazius, telles que les pratiquaient Glaucothéa et Eschine ; on dirait que, tout en attaquant les rites bizarres du culte

(1) X, p. 471.
(2) *Des associations religieuses*, p. 70-75.
(3) Theophrast., *Charact.*, 27.
(4) Demosth., *De fals. leg.*, 281.
(5) Aristoph., *fragm.*, 478.
(6) Demosth., *Pro corona*, 284.
(7) Lobeck, *Aglaophamus*, p. 1010 ; Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 136.
(8) *Stromat.*, V, p. 689, ed. Potter.
(9) Lexic. rhetor. *ap.* Bekker, *Anecd. graec.*, p. 293 ; Harpocrat., v° ἀπομάττων.
(10) *De superst.*, 3.
(11) *Ibid.*, 7.
(12) V° ἀπομάττων.
(13) Etym. Magn., *s v.*
(14) Lucian., *Tragodopod.*, v. 30 et suiv.

nouveau, il a été lui-même assez superstitieux pour craindre la colère du dieu étranger, en révélant formellement ses mystères. Mais les témoignages d'autres sources abondent (1) pour attester que dans les Sabazies pratiquées en Grèce, comme dans celles de la Phrygie même, l'acte le plus secret et auquel on attachait le plus d'importance était toujours le passage du serpent mystique dans le vêtement des initiés.

Les prêtres et les agyrtes de Sabazius affirmaient que leurs mystères et leurs lustrations avaient une vertu toute particulière pour purifier les âmes et détourner les châtiments célestes des fautes anciennes (2). Aussi finissaient-ils par persuader les esprits crédules. Le superstitieux de Théophraste (3) et celui de Plutarque (4) ont recours, à chaque instant, aux purifications de ces charlatans religieux venus de l'Orient; celui de Théophraste, « aussitôt qu'il voit « dans sa maison une couleuvre à grosses joues, se hâte d'invoquer « Sabazius. » Au reste, à mesure que le culte du dieu phrygien multipliait ses thiases en Grèce, tout en conservant ses rites propres et l'usage de certaines exclamations en langue phrygienne, il s'hellénisait dans la forme, se rapprochait davantage des mystères orphiques (5), et prenait le vêtement grec dans les noms donnés aux dieux du mythe, tels que nous les avons vus dans Clément d'Alexandrie et dans Arnobe. En Phrygie même, cette transformation s'opérait sous l'influence toujours grandissante de l'hellénisme, ainsi que nous l'a montré le langage du martyr Théodote d'Ancyre. Ce sont ces Sabazies fortement hellénisées que célébraient à l'époque romaine les confréries de Sabazius, établies sur différents points des îles de l'Archipel, et notamment à Sicinos (6).

A Rome, la politique du sénat repoussa sévèrement, tant que dura la République, le culte immoral de Sabazius (7), qui ne s'y établit que sous l'Empire (8), et d'ailleurs ne paraît jamais y avoir eu beaucoup de succès.

(1) Clem. Alex., *Protrept.*, II, p. 14, ed. Potter; Arnob., *Adv. gent.*, V, 21; Firmic. Matern., *De error. profan. relig.*, 2; Justin. Mart., *Apolog.*, I, 45.

(2) Iamblich., *De myster. Ægypt.*, III, 10.

(3) *Charact.*, 16; cf. 29.

(4) *De superst.*, 3.

(5) Voy. Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 106.

(6) Ross, *Reisen auf den griechischen Inseln*, t. I, p. 154.

(7) Valer. Max., I, 3, 2.

(8) Onufr. Panvin., *Civit. Rom.*, p. 247; Henzen, *Inscr. lat.*, n° 6042; cf. Orelli, *Inscr.*, n° 1259.

Quand les Romains commencèrent à avoir des rapports avec les Juifs, ils prirent, dans leur ignorance philologique, en se contentant d'une simple analogie de sons et sans regarder au fond des choses, Jéhovah, « dieu des armées », יהוה צבאות (1), pour Sabazius (2). Aussi les premiers Juifs qui s'établirent à Rome, après quelques actes de prosélytisme, furent-ils expulsés, en 139 avant Jésus-Christ, par le *prætor peregrinus* Cornelius Hispalus et les consuls M. Popilius Lænas et Cn. Calpurnius, en vertu de la loi qui proscrivait les propagateurs du culte de Jupiter Sabazius (3). La confusion, semble-t-il, était trop grossière pour se reproduire plus tard, quand on connut mieux les Juifs; pourtant, à une époque où elle n'aurait plus dû être possible, nous voyons un homme aussi instruit que Plutarque (4) soutenir sérieusement que les Juifs adorent Dionysus, et que le jour du sabbat (שבת, « repos ») est une fête de Sabazius. Telle était la manière dont les païens, même les plus intelligents, comprenaient la religion des Israélites.

Dans les derniers siècles de la décadence du paganisme, l'esprit syncrétique, dont l'influence était alors générale, confondit et amalgama tous les cultes orientaux, qui offraient, du reste, entre eux, de si grandes analogies de conceptions et de formes. On unit d'abord pêle-mêle, ce qui était facile et jusqu'à un certain point dans la logique des choses, les religions de la Phrygie et de la Syrie, comme le fait dans ses imprécations, chez Apulée (5), l'agyrte de la Déesse Syrienne : *Omnipotens et omniparens Dea Syria et sanctus Sabadius et Bellona et Mater Idæa, cum suo Adone Venus domina, caecum reddant.* Si le culte de Mithra était demeuré fidèle aux principes et aux données fondamentales du mazdéisme, il n'aurait pu entrer dans ces combinaisons syncrétiques. Mais, tel qu'il se répandit dans le monde romain, c'était déjà un amalgame hybride, qui ne ressemblait plus guère à la véritable religion perse, qui venait de l'Asie Mineure (6), et avait certainement emprunté beaucoup d'éléments aux religions de ces contrées.

Aussi Mithra se confondit-il rapidement avec les anciens dieux

(1) Ps., LIX, 6; LXXX, 5 et 15; Is., I, 9; Jerem., V, 14; XV, 16; *et passim.*

(2) F. Delaunay, *Philon d'Alexandrie, Écrits historiques*, p. 99.

(3) Valer. Max., I, 3, 2; A. Mai, *Veter. script.*, t. III, 3e part., p. 7 et 98; voy. Bonnetty, *Annales de philosophie chrétienne*, 5e série, t. V, p. 13 et suiv.

(4) *Symposiac.*, IV, 6.

(5) *Metamorphos.*, VIII, 24.

(6) Plutarch., *Pomp.*, 24.

nationaux de l'Asie Mineure (1), particulièrement avec Mên et avec Sabazius (2). On en a la preuve par l'inscription NAMA SEBESIO, placée auprès de la figure de Mithra sur plusieurs monuments (3), laquelle signifie « adoration à Sabazius » (4), employant le mot, également sanscrit et zend, *nama*, « adoration » (5).

Un groupe de monuments très-curieux donne idée de ce qu'étaient les mystères et le chaos confus de croyances des confréries religieuses qui réunissaient alors dans leurs adorations Sabazius et Mithra. Ce sont les tombeaux d'une petite catacombe non chrétienne adjacente au cimetière chrétien de Prétextat à Rome; catacombe qui, outre les sépultures des prêtres, comprenait aussi le lieu de réunion du *collegium*. Les peintures qui accompagnent ces tombes et leurs inscriptions n'ont été bien connues que par le R. P. Garrucci (6). En face l'un de l'autre ont été enterrés un nommé Vincentius, qui s'intitule *numinis antistes Sabazis*, et un M. Aurelius..... SDSIM, *sacerdos Dei Solis invicti Mithræ*. Dans les fresques de la tombe de Vincentius, on voit d'abord le banquet des sept prêtres de la confrérie, *septem pii sacerdotes*, parmi lesquels il figure; trois ont le costume phrygien, qui servait sans doute d'habit liturgique dans les cérémonies. Les autres peintures sont relatives au sort après le trépas d'une femme nommée Vibia, sans doute mariée à Vincentius. C'est d'abord la mort, *abreptio Vibies et descensio*, figurée par l'enlèvement de Proserpine conforme à la donnée classique, et où Vibia remplace la jeune déesse. Vibia est ensuite amenée par Mercure au pied du tribunal où siégent Pluton, *Dis Pater*, et « la tendre Proserpine », *Abra Cura*, escortés des Parques, *Fata divina;* Alceste accompagne Vibia, symbolisant l'idée de résurrection. Vient enfin l'introduction de Vibia, *inductio Vibies*, par son bon ange, *Angelus bonus,* dans la salle du banquet de ceux qui ont passé par le jugement des justes, *bonorum judicio judicati.* La tombe de M. Aurelius..

(1) Gerhard, *Archæologische Zeitung*, 1854, p. 209 et suiv.; Maury, *Religions de la Grèce*, t. III, p. 131.

(2) Origen., *Adv. Cels.*, I, p. 327.

(3) Lajard, *Culte de Mithra*, pl. LXXV et CIII.

(4) *Ibid.*, p. 678 et suiv. Sur les diverses interprétations proposées pour cette inscription, voy. *Zoëga's Abhandlungen*, éd. Welcker, p. 400-404.

(5) Benfey, *Soma-Veda*, p. 107; Langlois, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, nouv. sér., t. XIX, 2ᵉ part., p. 36 et suiv.

(6) *Tre sepolcri con pitture ed iscrizioni appartenenti alle superstizioni del Bacco Sabazio e del persidico Mitra*, Naples, 1852; *les Mystères du syncrétisme phrygien*, dans le tome IV des *Mélanges d'archéologie* des RR. PP. Martin et Cahier; cf. Henzen, *Inscr. lat.*, n° 6042.

est sans peintures; mais sur une troisième qui se trouve immédiatement à côté, et qui est sans inscription, nous voyons d'abord le *miles* de Mithra (1), debout en face d'un prêtre, tous deux soutenant une guirlande par une allusion évidente à un rite des initiations mithriaques dont parle Tertullien (2), puis deux autres fois le même *miles*, avec un prêtre sacrificateur et avec une prêtresse couronnée de laurier; dans ce dernier endroit, soldat et prêtresse ont les pieds nus, suivant le rite phrygien (3). Mais au point culminant de l'arcosolium, au lieu de la figure de Mithra, qu'on s'attendrait à y trouver, est celle d'une Vénus *aversa*, nue, reine de la nature, et entourée comme telle des emblèmes des quatre éléments. C'est, on le voit, un mélange bizarre du paganisme grec, de la religion de Sabazius et des mystères mithriaques, auxquels se superposent aussi quelques données empruntées aux chrétiens. Quant à la moralité de la secte qui pratiquait un pareil syncrétisme, on lit bien un beau précepte dans l'épitaphe de Vincentius : *Cum vives benefac, hoc tecum feres ;* mais il l'associe aux expressions les plus grossièrement matérialistes empruntées à l'épitaphe fabuleuse de Sardanapale (4) : *Manduca, vive, lude et veni ad me.* On en juge d'ailleurs encore mieux par la manière dont le prêtre, M. Aurelius..., vante sa conduite : *Qui basia, voluptatem, jocum alumnis suis dedit.* La corruption des Sabazies phrygiennes ne s'était pas atténuée dans ces Sabazies nouvelles.

Un autre monument, bien plus difficile à expliquer dans tous ses détails, mais qui se rapporte évidemment aussi au mélange opéré dans les bas temps entre le culte phrygien de Sabazius et celui de Mithra, est un petit bas-relief de bronze conservé au musée de Berlin et provenant de Rome (5). La scène se passe dans l'antre mithriaque (6). Aux deux angles supérieurs, comme sur tant de monuments du culte de Mithra, sont les bustes du Soleil et de

(1) S. Hieronym., *Ad Laet. epist.*, VII.

(2) *De coron.*, 15.

(3) Prudent., *Peristeph.*, X, v. 156 et suiv.

(4) Arrian., *Exped. Alex.*, II, p. 559; Plutarch., *De fortun. Alex.*, p. 307, ed. Reiske, Strab., XIV, p. 988; Apollodor. *et* Hellanic. *ap.* 5; Aristobul. *ap.* Athen., Schol. *ad* Aristoph. *Av.*, XII, v. 1022; Suid., v° Σαρδανάπαλλος. Cf. Boissieu, *Inscriptions de Lyon*, p. 493.

(5) *Mon. inéd. de l'Inst. arch.*, t. IV, pl. XXXVIII, n° 1; *Archæologische Zeitung*, 1854, pl. LXV, n° 3; *Mém. de l'Acad. des inscr.*, nouv. sér., t. XX, 2e part., pl. VII, n° 6.

(6) Eubul. *ap.* Porphyr., *De antr. Nymph.*, 6; Cels. *ap.* Origen., *Adv. Cels.*, VI, p. 290; Just. Mart., *Contr. Tryph.*, 70.

la Lune, et entre eux deux grandes étoiles, celle du soir et celle du matin, Hespérus et Phosphorus. Deux cyprès, du sommet desquels partent deux grands serpents, dont les têtes viennent s'appliquer aux deux côtés d'un mufle de lion, animal qui joue un rôle symbolique si important dans le culte de Mithra (1), forment un encadrement à la scène principale. Un dieu vêtu du costume phrygien, à cheval et tenant la hache comme Mên, barbu et ressemblant d'une manière frappante, par son type, au Sabazius de la terre cuite citée plus haut (2), galope sur le corps étendu d'une jeune femme, qui pourrait bien symboliser la terre, à la manière de la figure virile que l'on voit, avec la même pose et dans les mêmes conditions, dans certaines représentations à la fois religieuses et astronomiques des monuments égyptiens (3). Nous l'appellerions volontiers *Mên-Sabazius*, accouplement de noms fourni par Porphyre (4), à une époque assez voisine de celle de l'exécution du monument (5). *Cybèle*, vêtue d'une longue robe et voilée, debout, accueille le dieu cavalier en lui tendant les bras; et derrière elle, *Atys*, jeune, en costume phrygien, sonne de la corne dont l'emploi, dans la cérémonie de sa pompe funèbre (6), valait à ce jour le nom de *tubilustrium* (7). De l'autre côté, derrière Mên-Sabazius, est un dieu barbu, vêtu du costume phrygien, qui de la main droite brandit une torche et de la main gauche porte un crâne humain; c'est une personnification de l'action de mort et de destruction qui exerce ses ravages dans la nature, et dont Atys est annuellement la victime. Peut-être faudrait-il lui donner le nom d'*Agdestis*, en se souvenant du rôle que ce personnage joue dans les récits d'Arnobe (8) et de Pausanias (9). Dans le champ, au-dessus de ces personnages, on voit un autel et une tête de bélier, qui rappelle le sacrifice du criobole; aux pieds du dieu destructeur, une lampe. Dans le registre d'en bas, au-

(1) Porphyr., *De abstin. carn.*, IV, 16; S. Hieronym., *Ad Laet. ep.*, VII; Orelli, *Inscr. lat.*, n°s 2343, 2345 et 2346; voy. Lajard, *Culte de Mythra*, pl. LXX-LXXII; *Zoëgas Abhandlungen*, ed. Welcker, p. 412.

(2) *Archæologische Zeitung*, pl. LXIV, n° 1.

(3) Wilkinson, *Manners and customs of ancient Egyptians*, 3e édit., t. V, pl. 55.

(4) *In Tim.*, IV, p. 251.

(5) Voy. les monnaies impériales de Trapézonte où Mên à cheval, entre Hespérus et Phosphorus, est accompagné à l'exergue du serpent de Sabazius : Streber, *Numism. graec.*, pl. II, n° 10; *Archæologische Zeitung*, 1854, pl. LXV, n° 1.

(6) Ovid., *Trist.*, I, 1, v. 39.

(7) Plin., *Hist. nat.*, XVI, 10, 15.

(8) *Adv. gent.*, V, 5 et 7.

(9) VII, 17, 5.

dessous de la figure que nous expliquons comme l'emblème de la terre, un cratère (le verseau), un poisson placé sur une table à trois pieds, un bélier et un taureau, rappellent les signes zodiacaux des quatre mois qui se groupent, deux avant, deux après, autour de l'équinoxe de printemps, époque des grandes fêtes d'Atys (1), à laquelle correspondait aussi le domicile céleste de Mithra (2). Enfin, dans l'angle inférieur de droite est le corbeau, qui, comme le lion, donnait son nom à l'un des degrés d'initiation mithriaque (3).

Dans la Thrace même, au second ou au troisième siècle de l'ère chrétienne, le culte du Sabazius national, bien qu'il se fût éloigné de plus en plus des données phrygiennes pour devenir purement bachique, avait fini par faire alliance avec le culte de Mithra. Une des inscriptions qui, sur le site même où les Besses transportèrent leur dernier sanctuaire (4), mentionnent les thiases de *Liber Pater Tasibastenus*, commence par la formule caractéristique D · I · M, *Deo invicto Mithræ* (5).

(1) Ovid., *Metam.*, X, v. 104 et 455; Lucret., II, v. 620; Macrob., *Saturn.*, I, 21; Lactant., I, 17; S. Augustin., *De civit. Dei*, VII, 25; Suid., v° Ἄττις.

(2) Porphyr., *De antr. Nymph.*, 24.

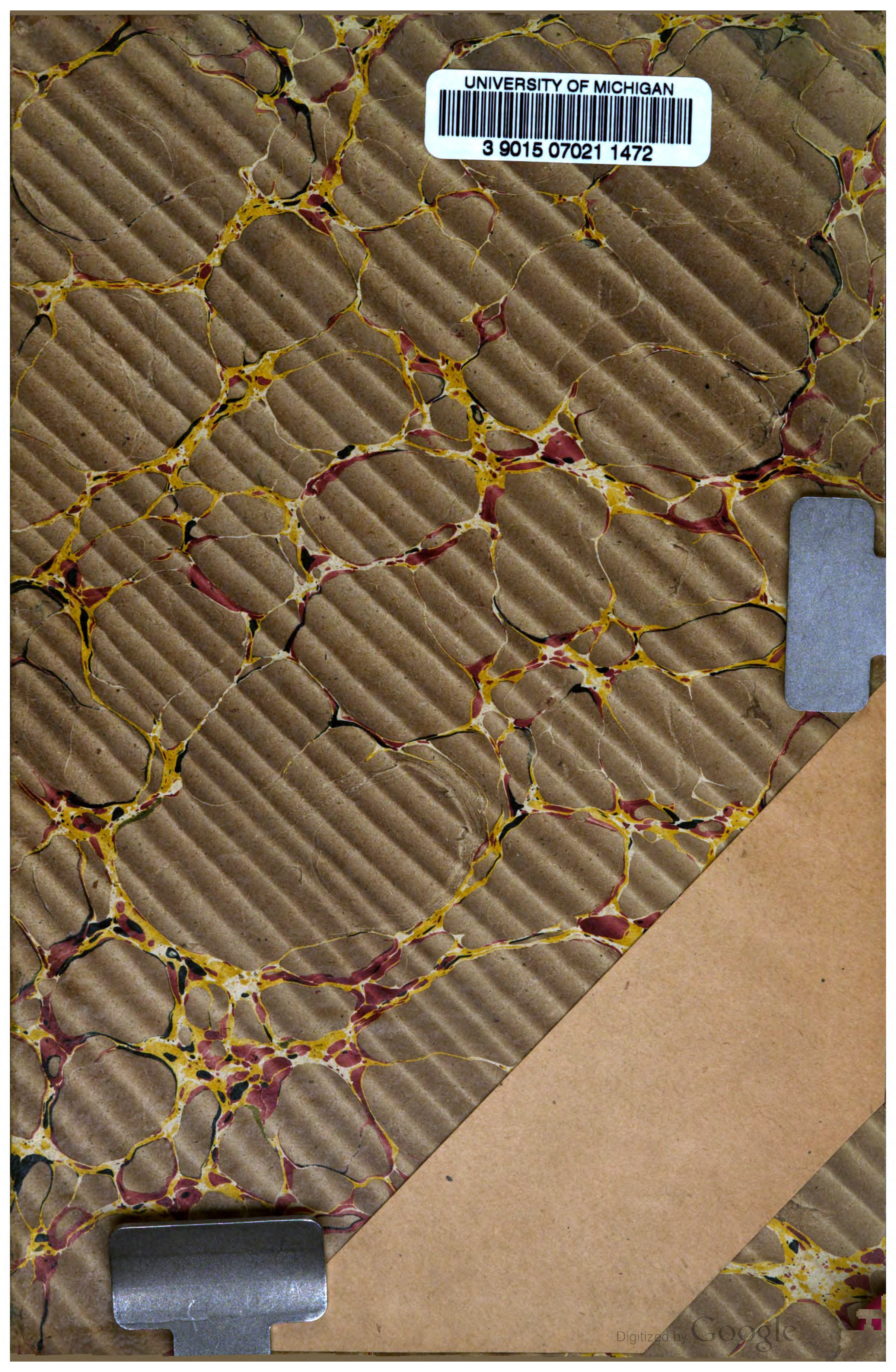
(3) Porph., *De abstin. carn.*, IV, 16; S. Hieronym., *Ad Laet. ep.*, VII.

(4) Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 154 et suiv.

(5) *Ibid.*, p. 153.

Paris. —Imprimerie Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07021 1472
Digitized by Google

